



CLICHY DANS LA GRANDE GUERRE

LIVRET DE VISITE

DU **24**
OCTOBRE
AU **17**
NOVEMBRE
2018

**EXPOSITIONS
ÉVÈNEMENT
AU PAVILLON
VENDÔME**



Georges Fournier



«Clichy dans la Grande Guerre» a pour souhait de donner à la jeune génération les repères nécessaires à la compréhension d'un objectif majeur de l'Histoire de France, la Première Guerre mondiale.

Le soldat, le « Poilu » sur le front de l'Est de la France, est l'objet premier de cette exposition qui aborde également la vie à l'arrière, en particulier à Clichy.

Elle a reçu **le Label de la Mission du Centenaire de la Première Guerre mondiale.**



Ce livret vous permettra de prolonger la visite en approfondissant les thèmes abordés dans l'exposition.



ÉDITO

Chères Clichaises, chers Clichois,



Entretenir le souvenir de notre passé commun, c'est respecter la mémoire de celles et ceux qui nous ont légué la France en héritage. Il y a un siècle, nos aïeux retrouvaient enfin la paix, après quatre ans de combats terribles, de privations, d'éloignement les uns des autres, et de deuils.

La Première Guerre mondiale, que ses vétérans espéraient être la dernière, la « Der des Ders », a profondément redessiné les contours de l'Europe et le quotidien de ses habitants. À son terme, elle a conduit les dirigeants du monde à repenser les relations entre États, avec la Société des Nations, qui devint plus tard l'Organisation des Nations unies.

Le monde actuel est l'enfant de cette période. Même à l'échelle de nos familles, et nous ne le savons pas toujours, cet épisode a eu un grand impact. Avec l'exposition actuellement proposée au Pavillon Vendôme, c'est cette part de notre Histoire que nous ravivons.

À travers la figure désormais mythique du « Poilu », ce citoyen-soldat confronté à la tragédie des tranchées, nous découvrons la vie sur le front, mais aussi celle à « l'arrière », où les familles tentaient, tant bien que mal, de tenir le coup.

Grâce à de nombreuses pièces et documents d'époque, nous sommes plongés dans les réalités diverses d'une seule et même guerre, où l'on se battait à Verdun, mais où l'on devait toujours prendre soin de ses enfants, trouver de quoi manger, et se mettre à l'abri des obus, même à Clichy.

Dans les rues de notre ville, des silhouettes rendent hommage aux morts pour la Patrie. À la médiathèque Jean d'Ormesson, ce sont les sapeurs-pompiers qui nous racontent leur passé. Mais ici, au Pavillon Vendôme, c'est une vision d'ensemble de « Clichy dans la Grande Guerre » qui vous est offerte.

Bonne visite,

Rémi Muzeau
Maire de Clichy
Conseiller départemental des Hauts-de-Seine

1914-1918, UN CONFLIT COMPLEXE ET MEURTRIER

La Première Guerre mondiale, conflit particulièrement meurtrier et complexe, fut déclenchée par un attentat qui fera s'enchaîner les déclarations de guerre comme tombent des dominos. L'assassinat, le 28 juin 1914 à Sarajevo, de l'archiduc François-Ferdinand, héritier de la couronne austro-hongroise, met le feu aux poudres. De là, l'Autriche-Hongrie, encouragée par les velléités expansionnistes de l'Allemagne, déclare la guerre à la Serbie. La Russie annonce immédiatement son soutien à la Serbie, et l'engrenage des alliances se met en marche. Il y a, d'un côté, la Triple Entente (France, Grande Bretagne et Russie) et, de l'autre, la Triple Alliance (Autriche-Hongrie, Allemagne et Italie). L'Allemagne soutient son allié et déclare la guerre à la Russie, puis à la France. En retour, le Royaume-Uni et la France s'engagent dans la guerre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que 72 nations soient impliquées dans le conflit !

Cette guerre marquera les esprits de par son intensité sans précédent (plus de 60 millions d'obus furent tirés rien que pour la seule bataille de Verdun en 1916) ; mais aussi de par l'emploi d'innovations meurtrières jamais vues jusqu'alors : aviation de combat, gaz moutarde, chars d'assaut, etc.



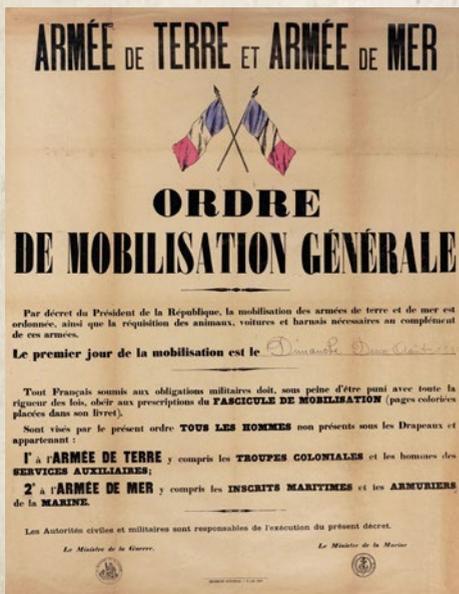
Mitrailleuse Maxim de l'Armée Allemande © AD

MOBILISATION GÉNÉRALE

Suite à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie le 1^{er} août 1914, la France décrète le même jour, à 16 heures, la mobilisation générale. Même si l'Allemagne ne déclare officiellement la guerre à la France que le 3 août 1914, pour les Français, la guerre commence dès le 1^{er} août, avec le départ immédiat des leurs vers le front. Au total, 7,9 millions de combattants français furent engagés sous les drapeaux. Parmi eux, on dénombre en 1918 1,4 million de tués et 4,3 millions de blessés. Ces chiffres ne prennent pas en compte les victimes civiles, également très nombreuses.

À Clichy, la population était d'environ 42 000 habitants. Du début à la fin des hostilités, ce seront 9 000 Clichois qui seront mobilisés (dont 6 000 au cours des toutes premières semaines de la guerre). Cela posera de nombreux problèmes à l'échelle locale : les boutiques ferment suite à la mobilisation de leurs tenanciers, et, le 2 octobre 1914, la rentrée des classes s'avère compliquée : «s'il y a un nombre suffisant de maîtresses, il y a disette de maîtres», note le conseiller municipal Alphonse Désormeaux dans son journal.

De nombreux instituteurs sont partis sur le champ de bataille. Ils sont remplacés dans l'urgence par de jeunes institutrices. En 1918, on recensera 2 393 Clichois morts au combat, soit 3,6 % de la population.



Soldats montant au front © Historial de la Grande Guerre de Péronne



Affiche de la mobilisation générale © Archives Nationales

L'ENFER DES TRANCHÉES

En 1914, tout le monde pense que la guerre sera courte. Personne n'avait anticipé l'enfer qui allait suivre. Le conflit débute de façon classique par une guerre dite de mouvements mais, à partir d'octobre 1914, les armées françaises et allemandes se font face. Commence alors une guerre immobile, une guerre d'usure, où l'on s'enterre en terrain conquis, aucun camp n'arrivant à prendre l'avantage sur l'autre : c'est la guerre de positions. Les tranchées des deux adversaires sont parallèles et se font face.

Entre elles, le «no man's land», s'est le terrain d'assauts particulièrement meurtriers. S'y accumulent barbelés défensifs et cadavres. Parfois, depuis les tranchées, on entend les gémissements d'agonie d'un camarade qui y est tombé. Cela peut durer des heures. Le danger empêche de s'y aventurer pour le secourir... Les tranchées étaient humides, boueuses. La vie y était difficile : pas de confort, on s'y lavait sommairement avec des bassines ; tout comme on cuisinait modestement avec les moyens du bord.

Entre la boue, le froid, la proximité des latrines, une alimentation déséquilibrée... des maladies touchaient les soldats, comme le choléra. Les hommes étaient infestés de poux. Les blessures occasionnées par les éclats d'obus se transformaient parfois en gangrène, à cause des mauvaises conditions d'hygiène, et pouvaient entraîner la mort.



Obus © AD



Figure 1 Champ de bataille en Champagne, 10 mars 1915 © SSA



Képi réglementaire modèle 1884 © AD

Les tranchées faisaient en moyenne 3 mètres de profondeur et s'articulaient en zigzag, pour éviter les tirs en enfilade. Les murs de terre étaient renforcés par des sacs de sable et des planches de bois. En certains endroits, des abris et niches sommaires étaient creusés dans les parois, pour permettre aux combattants de s'abriter. Mais ils étaient tout aussi inconfortables et insalubres que le reste du réseau de galeries. Chaque soldat avait avec lui son équipement réglementaire

(fusil, gourde, masque à gaz, sifflet, plaques d'identité, grenades, cartouchière, pelle, baïonnette, etc.). Notons d'ailleurs qu'au début du conflit, les soldats français portaient des képis mous, lesquels n'offraient aucune protection contre les balles ou les projectiles. Les blessures à la tête étaient de ce fait nombreuses et souvent graves. Pour y remédier, le casque Adrian, en acier, fut créé. Il équipa les effectifs dès 1915.

Les hommes avaient également droit à quelques objets personnels : photos de leur famille, pipes, briquets, objets religieux. Avec le temps, s'est développé ce que l'on appelle aujourd'hui l'art des tranchées : entre les corvées et les combats, les soldats devaient bien passer le temps. Ils écrivaient à leur famille, jouaient aux cartes... et beaucoup, dans ces instants de répit, pour combattre l'ennui et tenter de s'évader un peu de la violence ambiante, confectionnaient ou personnalisaient des objets avec ce qu'ils avaient sous la main. Les douilles d'obus étaient sculptées ou transformées en pieds de lampes, bracelets, bagues, ronds de serviette, coupe-papier, etc. ; les morceaux de bois devenaient des cannes gravées en souvenir d'une bataille ; on trouva même des crucifix réalisés à partir de balles.



Crucifix réalisé à partir de balles © Collection particulière



Artisanat de tranchées © AD

DES PRIVATIONS AU QUOTIDIEN

Il n'y a pas que sur le front que la vie est difficile. À l'arrière, les civils doivent composer avec de nombreuses privations et restrictions auxquelles s'ajoutent l'angoisse de n'avoir que peu ou pas de nouvelles des pères, frères et maris partis au combat. L'exil du

gouvernement parti s'installer à Bordeaux pour fuir la capitale n'aide pas non plus à rassurer la population. Les femmes deviennent malgré elles les piliers des familles : elles s'occupent des enfants et participent à l'effort de guerre, soit en s'enrôlant dans des œuvres de bienfaisance (par exemple en devenant infirmière bénévole au sein de l'Association des Dames françaises), soit en embrassant des professions typiquement masculines.

Les Dames de Clichy © Ville de Clichy-la-Garenne

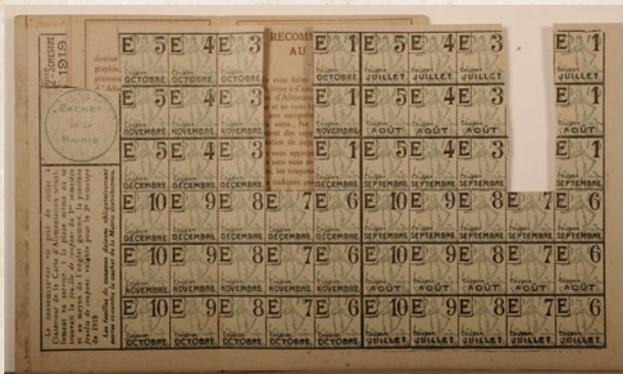


En plus de la pénurie d'hommes, on manque de produits de première nécessité : sucre, pain, charbon, lait, farine, pommes de terre, tabac, etc., font cruellement défaut. S'en suit une inflation des prix : de 1914 à 1918, les prix sont au minimum multipliés par deux ! Les cartes de rationnement entrent en vigueur.

Le «pain de fantaisie» (baguette, croissant, brioche... tout ce qui s'achète à la pièce et non au poids) et les pâtisseries sont interdits ; les chevaux des familles sont réquisitionnés par l'armée ; les fenêtres et réverbères doivent être voilés pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi.



Carte individuelle d'alimentation © Historial de la Grande Guerre de Péronne



Coupons d'alimentation © Historial de la Grande Guerre de Péronne

AIDES MUNICIPALES

Afin que les femmes et les enfants puissent se nourrir, les municipalités achètent de larges stocks de denrées alimentaires, qui sont ensuite vendus à faible prix aux habitants lors de ventes communales, à l'inverse des marchés où les prix flambent. Les familles de mobilisés les plus démunies bénéficient d'aides financières et en nature (paires de chaussures, lait pour les mères allaitantes, morceaux de charbon, accès à la cantine populaire...).

Les enfants ne sont pas épargnés par l'effort de guerre. À Clichy, les fillettes des écoles tricotent des vêtements chauds pour les soldats à partir d'un stock de laine acheté par la Ville. Quant aux petits garçons, ils travaillent la terre dans les jardins municipaux du Comité d'Action Agricole qui, créé en 1916, a transformé des terrains vagues communaux en jardins potagers. Ces «jardins ouvriers», prêtés aux habitants, permettent de cultiver haricots, pommes de terre, choux et autres carottes afin de faire face à la disette. Ils étaient situés sur les Allées Gambetta, dans le parc Salengro, rue Bardin, boulevard de Lorraine, boulevard Victor Hugo, rue du Landy, rue Chance Millet et même à l'intérieur de la Fondation Roguet

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ -- EGALITÉ -- FRATERNITÉ

VILLE DE CLICHY

Pétrole et Essence

La distribution des tickets de pétrole pour le mois d'Octobre aura lieu à la Mairie (Bureau A) à partir du Mardi 1^{er} Octobre.

Clichy, le 28 Septembre 1918.

Le Maire, **L. GAUDIER.**

Imp. — H. LALLEMENT, 95, Boulevard National

LA FOI EN SOUTIEN

Pour tenir le choc face à l'horreur, trouver la force de continuer malgré la peur ou bien pour avoir espoir en une issue favorable, de nombreux soldats en quête de réconfort et de protection se tournent vers la religion. Il faut dire que les ministres des trois cultes reconnus à l'époque (catholique, protestant et israélite) sont des citoyens comme les autres, et qu'ils ont également été appelés à servir leur pays. Plus de 30 000 prêtres, religieux et séminaristes, mais aussi 500 pasteurs et élèves en théologie protestante, ainsi qu'une centaine de rabbins participèrent aux combats.

On trouve deux catégories de prêtres sur le front. Les aumôniers militaires aux seules fonctions religieuses qui portent la soutane et soutiennent moralement les troupes ; et les prêtres mobilisés qui portent l'uniforme et officient comme infirmiers, brancardiers, ou soldats. Ces derniers devaient alterner entre le maniement du fusil (malgré le «tu ne tueras point») et leur mission religieuse.

Des messes sont régulièrement organisées au front avec pour fond sonore les canons qui grondent. Elles ont lieu dans les églises des villages à l'arrière des lignes, dans des chapelles provisoires construites par les Poilus, dans des grottes, ou en plein air dans les bois à proximité des champs de bataille, même, parfois directement dans les tranchées. Comme les objets liturgiques manquaient, certains étaient fabriqués par les Poilus à partir d'obus, comme les bougeoirs, les calices et les ostensoirs. Les ecclésiastiques s'occupaient également de confesser leurs camarades dans les tranchées et de les faire communier, d'administrer les derniers sacrements aux mourants, d'apporter un soutien moral à ceux qui en avaient besoin et de distribuer médailles de dévotion et chapelets dans les rangs.



Messe sur le front © Collection particulière



Au cimetière du Bois Haut. Messe sur le front
© Collection particulière 29 mai 1915 © SSA

L'EFFORT DE GUERRE DES INDUSTRIELS

Tout le monde participe à l'effort pour la défense nationale : les hommes, bien sûr, mais aussi les femmes, les enfants, et les industriels, qui mettent la main à la pâte en mettant leur puissance de production au service de l'armée. La durée de la guerre les mettra fortement à contribution. Ils auront pour mission de fabriquer l'équipement des soldats, mais aussi de fournir des munitions et des armes.

À Clichy, plusieurs usines s'investissent : au 73 boulevard Victor Hugo, on fabrique 500 obus par jour. Au numéro 182 de la même artère, «Vilboeuf & Ladreyt», produit des cuisines roulantes pour le front. Au 8 rue du Guichet, Etienne Darqué crée un ouvre-boîte compact qui sera agréé par le ministère de la Guerre et très largement utilisé par les Poilus. Le «couteau à conserves Darqué», vendu 13 centimes pièce à l'époque, vaudra à son créateur une médaille d'or au prestigieux concours Lépine. En bord de Seine, au 150 quai de Clichy, les établissements Mayen fabriquent des moteurs pour avions à une cadence de 12 000 par an. Quant aux imprimeries, elles ne sont pas en reste, et font tourner leurs rotatives à plein régime pour imprimer les nombreux décrets du Maire, les affiches d'information, mais aussi diverses communications officielles nationales destinées à la protection de la population ou à la propagande. Clichy peut également compter sur le soutien de la famille Maës qui met sa propriété de la rue du Landy à la disposition des troupes pour leur cantonnement (200 soldats et plusieurs chevaux pouvaient y être installés) et l'accueil des blessés avec l'ouverture d'un hôpital auxiliaire.



Le 17^{ème} bataillon de chasseurs alpins sur le perron de l'Hôtel de ville de Clichy en 1918 © Ville de Clichy-la-Garenne

DÉFENSE PASSIVE

La Grande Guerre apporte avec elle une terrible nouveauté : l'aviation de combat. Jusque-là, le Vieux Continent n'avait pas connu de bombardements aériens. Malheureusement, à partir de 1915, avions et zeppelins (dirigeables) ennemis sillonnent le ciel en quête de cibles, le plus souvent civiles (ce qui, là encore, ne se faisait pas auparavant), sur lesquelles larguer leurs funestes ogives. Ni les populations, ni les pouvoirs publics, ne sont préparés à de tels raids et en ignorent l'étendue des dangers. Si bien que les premières années de la guerre, les consignes données à la population étaient simples : en cas d'alerte, il fallait rester chez soi, loin des fenêtres et des portes, et éteindre les lumières.

Des directives qui seront mises à jour début 1918, lorsque le ministère de la guerre aura pu davantage constater les dégâts causés par les projectiles. Dès lors, c'est dans les sous-sols qu'on ira s'abriter. Mais, faute de temps, de matériaux, d'argent et de main d'œuvre, il n'est pas possible de construire. On se contente donc de ce qui existe déjà. À Clichy, les équipes de l'architecte-voyer Sincholle, inspectent les sous-sols des immeubles et bâtiments, pour vérifier leur solidité et ainsi valider ou rejeter leur utilisation. Au total, plus de 250 caves-abris seront approuvées. Le nombre de personnes qui pourront s'y abriter est calculé et des affiches l'indiquant sont apposées en façade. Ainsi, lorsqu'une alerte retentit, la population sait vers quelles adresses se diriger pour se réfugier.

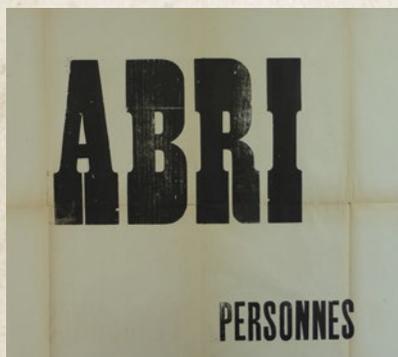


Compagnie de pompiers de Clichy de 1913 © Ville de Clichy-la-Garenne

BOMBARDEMENTS

Clichy, épargnée, n'enregistre que quelques dégâts matériels mais aucune vie n'est fauchée par les bombardements. Paris et les communes aux alentours comme Saint-Denis ou Saint-Ouen eurent bien moins de chance. Les alertes étaient signalées par les pompiers, à l'aide des pompes à vapeur et de coups de claron jusqu'en 1918, année où les sirènes fixes firent leur apparition sur les toits.

En fait, les quelques obus qui tombèrent sur Clichy furent à chaque fois tirés par la DCA (Défense Contre l'Aviation), comme par exemple le 21 mars 1915 rue Klock et devant le 63 rue de Paris. Le 15 mai 1918, les tirs de barrage touchèrent l'usine Mayen, sur les quais, un hangar rue du Bois (actuelle rue Barbusse) où une automobile fut détruite par l'explosion, et la rue des Cailloux. Le 6 août 1918, vers 13h20, une voie de la gare ferroviaire de Clichy-Levallois fut touchée. Enfin, le 16 août, ce fut au tour de la rue Cousin (actuelle rue Roux) et de la rue Gobert (actuelle rue Calmette). Cette dernière abritait à l'époque un temple protestant et une école. Les vitres de tous les bâtiments furent soufflées, les façades furent criblées d'éclats d'obus, et l'une des portes en chêne massif du temple fut perforée par un éclat de projectile qui, ayant ainsi pénétré à l'intérieur, brisa une chaise. Ces incidents furent heureusement les seuls que des bombes occasionnèrent sur le territoire clichois.



Affiche Abri © Ville de Clichy-la-Garenne



Le raid aérien rue Gobert en face du Temple de la nuit du 15 au 16 septembre 1918 © Collection particulière

HONORER LES MORTS...

Les hommes tombés face à l'ennemi, martyrs de la nation, sont érigés au rang de héros. Leur souvenir est chéri par leurs proches et glorifié par l'État. À Clichy, des plaques commémoratives sont installées en plusieurs endroits. Dans le vestibule de l'Hôtel de Ville, on rend hommage aux agents municipaux qui ne sont pas revenus. Dans les écoles, on n'oublie pas les maîtres disparus, comme Raymond Crombez, instituteur à l'école Victor Hugo, en l'honneur duquel une plaque de marbre est apposée au mur de la classe dans laquelle il enseignait, avec ces mots gravés :

«CROMBEZ Raymond, Instituteur public. Mort pour la Patrie, le 8 novembre 1914, a tenu cette classe. Enfants honorez sa mémoire». Dans les bâtiments de l'imprimerie Paul Dupont, on se recueille devant la liste des noms des 101 employés morts au champ d'honneur. Pendant plusieurs années, une cérémonie d'hommage se déroule devant le Mémorial du carré militaire du cimetière Sud. Le gouvernement crée le statut de pupille de la Nation pour venir en aide aux 1 100 000 orphelins. Quant aux 700 000 veuves de Poilus, elles reçoivent de nombreuses aides, financières et en nature.



Fac-similé de monument aux morts © XB

... ET SOIGNER LES VIVANTS

Si les combats cessent le 11 novembre 1918 avec la signature de l'Armistice, la démobilisation, elle, va s'étaler sur plusieurs mois, jusqu'à l'été 1919. Les Poilus rentreront progressivement chez eux, par ordre d'ancienneté. Malgré les festivités organisées pour accueillir les valeureux, la réinsertion dans la vie civile leur sera souvent difficile et les ondes de choc de la guerre se feront encore longtemps sentir. Le retour au foyer, rêvé et fantasmé, peut se montrer décevant dans sa réalité pour ces corps et âmes violents pendant tant d'années. Certains soldats trouvent leur femme remariée ; d'autres doivent composer avec l'indifférence d'un accueil sans fanfare qui se traduit par exemple par la reprise du travail le lendemain même du retour. Parallèlement, le chômage explose : les entreprises ont remplacé l'homme parti au front et ne peuvent le réincorporer, quand elles n'ont pas tout simplement mis la clé sous la porte pendant les hostilités. Quant aux commerçants et aux artisans, ils doivent reconquérir une clientèle ayant pris ses habitudes ailleurs.

Hommes et femmes ne sont plus les mêmes, les épreuves les ont transformés. Reprendre une vie conjugale peut s'avérer compliqué. Et puis, la propagande vend l'image virile des combattants, qui est en total contraste avec la réalité des maris, pères, frères, amis meurtris qui franchissent les seuils des maisons. Cela dit, ce qui déchire certains couples en renforce heureusement d'autres et ne coulèrent donc pas seulement des larmes de tristesse.



Il est important de noter que la vie intime ne fut pas le seul domaine empreint de difficultés pour les démobilisés. Vivre, tout simplement, devait se réapprendre, surtout pour les 4,3 millions de blessés. Les « gueules cassées », au visage reconstruit par une chirurgie faciale, certes novatrice mais encore rudimentaire, furent souvent mis au ban de la société. Les traumatisés psychologiques, les « mutilés du cerveau » et autres « blessés nerveux », restent hantés par l'horreur des tranchées. Ils hurlent dans leur sommeil, sombrent dans l'alcoolisme, se murent dans la catatonie. Beaucoup souffrent « d'obusite », un syndrome de stress post-traumatique sévère, malheureusement assez mal compris à l'époque et considéré, à tort, par nombre de médecins comme de la simulation. Les malheureux sont internés dans la honte ou renvoyés au front en guise de punition...

Heureusement, la solidarité nationale fut présente pour soulager les cœurs en peine et aider la population à retrouver le goût de vivre. Les sacrifices de ceux qui ont donné leur sang pour défendre notre patrie doivent rester dans nos mémoires, pour saluer leur courage, mais aussi pour que ce souvenir nous rappelle que des heures aussi sombres ne doivent pas redevenir notre présent.



1.



2.

Lieutenant C... Rhinoplastie sur charpente métallique.

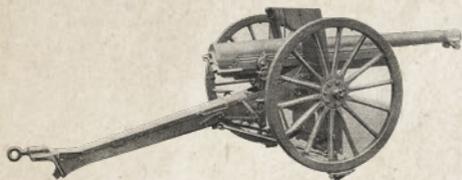
Élimination de la charpente.

Fig. 1. État actuel en 1916.

Fig. 2. Troisième plastique en "Tête du D^r Pont".

D^r Pont. Service de Stomatologie, Lyon.

M. A. 639.



REMERCIEMENTS

Le partenaire majeur de la Ville : L'Historial de la Grande Guerre de Péronne.

Les partenaires suivants :

- Musée d'Histoire de la Médecine
- Société de Taxi G7
- Service de déminage d'Arras / Protection Civile/ Ministère de l'Intérieur
- Fondation « Les Gueules Cassées »
- Fondation « Le Bleuet de France »
- L'ONAC VG 92
- Le rectorat des Hauts-de-Seine
- La commune de Riencourt-lès-Cagnicourt
- Le Souvenir Français

De nombreux soutiens dont :

- M. J.C. Souleau-Joffre, arrière-petit-neveu du Maréchal Joffre
- M. et Mme de Gmeline, petits-enfants du général de Castelnaud

■ Les nombreux prêteurs :

M^{me} M. Amice, M. et M^{me} Aubert, M. X. Bureau, M. A de Canchy, M^{elle} de Cathelineau, M. A De Vree, La Famille Deberle, M^{me} N. Lebas, la famille de Maillard-Taillefer, Colonel X. Mélard, M. C. Oreal , M. J. Pancher, M^{me} Pitol, M. D. Poupier, le Père Tosser.

- Les collectionneurs privés

Et la contribution efficace de nombreux agents municipaux de la Ville de Clichy.

Commissaire d'exposition : M. Xavier Bureau

Conseiller historique : M. Hervé François, directeur de l'Historial de la Grande Guerre

Conseillère scientifique : M^{me} Marie-Pascale Prévost-Bault, conservateur du Patrimoine de l'Historial de la Grande Guerre

Rédactrices : M^{mes} Aurore Deberle, Aline Desouhant et Orianne Vatin

ET AUSSI À CLICHY DANS LE CADRE DU CENTENAIRE

À la médiathèque Jean d'Ormesson

Les Sapeurs-pompiers dans la Grande Guerre 1914 1918

Exposition du 15 octobre au 17 novembre

Sur les grilles du Parc Salengro

Les Poilus

Exposition du 15 octobre au 30 novembre

Dans les jardins du Pavillon Vendôme et del'Hôtel de Ville

Silhouettes de Poilus

« Un soldat clicheois mort pour la France a vécu dans cette rue »

À partir du 15 octobre

Au cinéma du Rutebeuf

Ciné-club « La Grande Guerre »

- Les gardiennes le 15 octobre à 20h
- Un long dimanche de fiançailles le 23 octobre à 20h
- La chambre des officiers le 30 octobre à 14h
- Joyeux Noël le 6 novembre, à 9h15 (Scolaires)

À l'église Saint Vincent de Paul

La Grande Guerre des Hommes de Dieu

Exposition du 27 octobre au 18 novembre

Parvis de la Mairie et cimetière Sud, Carré militaire 1914/1918

Commémoration du Centenaire de la Grande Guerre à Clichy

11 novembre : • Parvis de la Mairie, début du défilé à 10h30

• Cimetière Sud, cérémonie à 11h

Devant l'école Louis Aragon

Inauguration de la place Riencourt-lès-Cagnicourt

13 novembre à 10h30



Pavillon Vendôme / Centre d'Art / Office de tourisme
7, rue du Landy – 92110 Clichy



PAVILLON
CENTRE D'ART - OFFICE DE TOURISME
VENDÔME

Horaires : du lundi au samedi, de 9h à 18h sans interruption
Fermé les dimanches et jours fériés